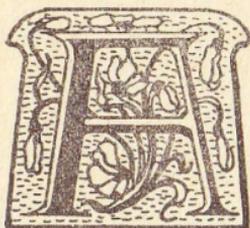


XIV

Le jugement de Dieu



ANXIEUX et un sourire de mépris aux lèvres, le roi Philippe était assis dans une des pièces de son appartement.

Cette expression de mépris s'adressait à sa propre personne, car il ne se passait pas un jour sans qu'il s'adressât des reproches, sans qu'il ressentit des remords.

Il sentait en lui deux êtres : l'un qui, dans la vie quotidienne, était faible et indécis ; l'autre qui devenait fier et énergique dès que le moindre danger venait lui fouetter le sang.

C'est au premier de ces êtres qu'il devait

attribuer la tristesse qui régnait maintenant au palais et il serait peut-être resté plongé longtemps dans ses sombres réflexions, si une voix bien connue ne l'avait rappelé à la réalité.

Cette voix était un doux souvenir des jours heureux de jadis et c'est en souriant que Philippe releva la tête.

— Robert, murmura-t-il.

— Pauvre frère, répondit le comte d'Artois d'une voix tendre.

— Je vous suis reconnaissant, Robert, de votre conduite, poursuivit le roi. Mes actes ne méritaient pas tant de noblesse de votre part, mais bien mon cœur, Robert, car je vous ai toujours aimé et votre amitié m'est toujours fort chère. En ce moment surtout votre présence me rend heureux.

— Il me reste à accomplir un dernier devoir, dit Robert. Espérons que le sort favorisera mon bras.

— Le sort ? demanda le roi.

— Oui, mon frère. Depuis longtemps mon épée n'a pas quitté le fourreau, car dans les derniers temps je n'avais plus la moindre énergie.

— Vous voulez donc...

— Oui, Philippe, je serai le champion de la reine.

— Noble cœur ! s'écria le roi en ouvrant les bras et en serrant sur son cœur le frère retrouvé.

Robert mit fin aux effusions d'amour fraternel en disant :

— C'est vous, Philippe, qui êtes le gardien de l'épée que notre père tirait pour les plus justes causes. Je veux ceindre cette épée. Cette arme nous est sacrée et cette idée trempera mon bras.

Le roi fut ému en entendant ces paroles. Il se leva et se dirigea du côté de la pièce où l'on voyait un magnifique trophée d'armes, dont il décrocha une superbe épée qu'il porta à ses lèvres.

— Vous avez raison, Robert, dit-il ; cette arme ne peut que donner le succès. Celui qui la portait ne l'a tirée que quand il se posait en défenseur de la justice. Cette idée seule suffira à raffermir encore votre courage déjà proverbial. Ramenez le bonheur dans notre maison, Robert ; luttiez bravement, mais soyez prudent, afin qu'à la perte de mon espoir, je n'aie pas à ajouter la perte d'un frère tendrement aimé.

— Dieu est avec nous, Philippe, répondit Robert avec émotion.

— Dieu et la justice, répéta le roi.

Un moment de silence régna entre ces deux frères que le malheur avait réunis. Ce fut encore Robert qui reprit le premier la parole.

— Avant de combattre, Philippe, je désirerais aller presser la main au brave Melchior Blanc dont la conduite a été sublime. Ne vous ai-je pas toujours dit que c'était un cœur d'or pur ?

— Pourquoi, hélas, ce cœur offre-t-il tant de contraste avec celui de certains membres de la noblesse ? soupira le roi. Ai-je donc donné lieu à tant de haine et de jalousie ? Marie n'a-t-elle pas toujours été polie et prévenante pour eux ?

— L'homme restera toujours homme, répondit le comte d'Artois ; vous en rencontrerez beaucoup de bons, mais encore plus de mauvais. Admettons les choses comme elles se présentent et vous, Philippe, puisez un exemple pour l'avenir dans les évènements du présent.

A ces mots d'Artois quitta son frère pour se rendre à la pièce où reposait Melchior Blanc.

Depuis plusieurs jours et plusieurs nuits Breno n'avait quitté son ami. Comme un chien fidèle il refusait de s'éloigner.

— Il n'y en a qu'un, disait le bouffon, qui

puisse guérir Melchior et ce n'est ni le roi, ni maître Lamberto, mais son ami Breno. Qui donc pourrait abandonner un si bon cœur d'homme qui m'aime tant ?...

Le bouffon fut surpris en voyant entrer le comte d'Artois. Il se leva et posa le doigt sur les lèvres pour indiquer au comte que le sergent ne pouvait être réveillé.

Le comte s'approcha du lit et regarda avec intérêt son ancien soldat.

Il resta longtemps à contempler Melchior jusqu'à ce que celui-ci fit un léger mouvement.

Robert d'Artois lui prit la main et dit tout bas :

— Chassez, chantez.

— Chassez, chantez, répéta le malade en se frottant les yeux comme s'il sortait d'un rêve.

— Chassez, chantez, reprit encore Melchior en ouvrant complètement les yeux.

Chassez, Chantez, ! C'était le cri de guerre auquel Robert d'Artois conduisait ses hommes au combat.

Ce cri, dans sa bouche, résonnait comme une parole magique. Le courage pouvait manquer, la confiance pouvait faiblir, mais quand Robert d'Artois,

monté sur son grand destrier noir, levait l'épée et dominait du regard les rangs de ces soldats, il suffisait pour lui de pousser le cri « chassez, chantez » et aussitôt un frisson parcourait les hommes. Il pouvait alors leur demander l'impossible, ils l'auraient tenté quand même.

Maintenant encore ces deux mots paraissaient exercer leur pouvoir magique sur Melchior Blanc, car ces yeux brillèrent et il regarda Robert d'Artois avec surprise.

— Melchior Blanc, allez-vous mieux, mon brave ? demanda le comte.

— Je commence à espérer, mon général, répondit le sergent, donnant au comte le titre que celui-ci portait autrefois.

— Vous vous êtes bravement conduit hier, Melchior, poursuivit le comte, et j'étais fier de pouvoir me dire que vous aviez servi sous mes ordres.

— Merci, mon général.

— Ne puis-je rien faire pour vous, sergent ?... N'avez-vous à exprimer aucun désir.

— Que pourrais-je désirer encore, mon général, après l'honneur que vous me faites en ce moment. Sa Majesté le roi m'a fait l'honneur de venir me

voir ici et maintenant, Votre Altesse vient me parler comme à un ami !... Que puis-je demander de plus ?... Mais toutes ces marques de sympathie ne me causeraient pas tant d'émotion, si je ne voyais pas auprès de moi celui auquel je dois la vie. Cet homme, mon général, est Breno, le bouffon du roi. Il s'est conduit envers moi, comme le meilleur des frères.

Breno sourit en entendant les paroles de Melchior et il répondit avec sa jovialité habituelle :

— Vous avez tant de confiance en votre sergent, mon général, que vous finiriez par croire tout ce qu'il raconte. Je suis au service du roi et quelqu'un qui a risqué deux fois la vie pour son maître, comme Melchior, mérite bien qu'un autre serviteur de ce maître fasse quelque chose pour lui aussi.

— Chassez, chantez ! répéta encore Melchior Blanc. Général, ces temps étaient bien agités...

— Et maintenant, dit Robert d'Artois, en avant pour le droit et l'honneur ! Bon courage, Melchior, et si votre général ne revenait pas, songez parfois à lui comme à quelqu'un qui vous aimait bien.

Melchior Blanc serra avec émotion la main du

comte qui se retira. L'émotion faisait monter les larmes aux yeux du sergent qui dit d'une voix tremblante :

— Tenez, Breno, je n'ai jamais été aussi ému ; cela me fait quelque chose au cœur de voir qu'ils tiennent tant à moi, du plus petit jusqu'au plus grand.

— Je suis heureux de constater que vous commenciez par moi...

— Par vous ?... Comment cela ?...

— Mais oui ; vous dites : du plus petit jusqu'au plus grand. Je crois bien être le plus petit.

Melchior Blanc regarda le bouffon dans les yeux et partit d'un éclat de rire.

— Vous resterez toujours le même singe, dit le sergent qui était obligé de presser la main sur sa blessure que le rire menaçait de rouvrir.

— Que vais-je devenir encore ? demanda Breno. Vous avez déjà fait de moi une chauve-souris et maintenant vous faites de moi un singe.

— Et voulez-vous savoir comment elle m'appelait ?... « Mon petit melon ».

— Elle ?... Qui cela, elle ?

Melchior en avait dit trop, car par « elle » il désignait la seule femme qu'il eût jamais aimée.



Arrêtez !..... Arrêtez !..... (page 461)

Breno insista. C'était quelque chose de nouveau pour lui : Melchior qui parlait d'*elle*.

— Ah, cachotier, dit Breno. Vous m'aviez toujours dit que vous n'aviez jamais eu de bien-aimée. Vous venez de vous trahir. Qui était cette « *elle* ? »

— N'en parlons plus, Breno. Elle est peut-être morte et enterrée depuis longtemps.

— Où demeurait donc cette « *elle* ? »

— Dans mon village, mais je n'en dirai pas davantage.

— Comment s'appelait-*elle* ?

— Elle s'appelait Marianne, mais je ne dis pas un mot de plus.

— Et était-*elle* jolie ?

— Elle n'était pas plus laide que d'autres...

Mais maintenant je me tais.

— Et quel âge avait-*elle* ?

— Vous voudriez tout savoir, Breno, mais vous ne saurez plus rien.

— Je vous demande uniquement son âge.

— Elle avait mon âge.

— C'est parfait ; mais quel âge aviez-vous

alors ?

— J'avais vingt ans.

— Alors *elle* avait vingt ans aussi ! dit Breno en riant.

Melchior vit qu'il s'était laissé attraper. Son visage s'empourpra : le grand niais était gêné.

— C'est bien, s'écria-t-il, vous m'avez attrapé, mais je veux être changé en éléphant si je vous dis encore un mot.

— Si vous livrez la tête vous pouvez aussi livrer la queue, répondit Breno.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je ne voudrais pas raconter la moitié à un ami et garder l'autre moitié pour moi. Je sais du reste tout ou à peu près.

— Mais il ne vaut pas la peine d'en parler davantage, répondit Melchior. Elle me disait qu'elle m'aimait et moi, je l'aimais très sincèrement. Certain jour je partis en guerre avec le comte et quand je revins, elle était mariée. Voilà toute l'histoire.

— Vous devrez reconnaître, Melchior, qu'elle n'était pas un modèle de fidélité et, dans ces conditions, il vaut encore mieux que vous ne l'ayez pas épousée.

— C'est ce que je me suis dit, Breno, et voilà pourquoi j'estimais qu'il ne valait pas la peine

de vous en parler. J'ai donc voulu dire uniquement, que c'est fort beau de la part de Sa Majesté le roi et de son Altesse, monseigneur le comte d'Artois, de m'avoir fait l'honneur d'une visite, à moi, simple sergent.

— Vous deviendrez le favori, Melchior, vous le verrez ; vous remplacerez Pierre Labrosse, dit le bouffon en riant.

— Merci, prophète, répondit le sergent. Ma peau ne vaut pas lourd en ce moment, mais je préfère me trouver dans la mienne plutôt que dans celle du ministre. Vous pouvez le lui dire de ma part.

Le fait est que le ministre Labrosse n'aurait pas hésité un instant à changer de position avec Melchior Blanc.

Quoiqu'ayant conservé jusqu'à la dernière minute son calme habituel et même sa fermeté, le verdict de la cour de justice avait cependant été une surprise pour Pierre Labrosse.

Il avait toujours eu la certitude que ce verdict ne pouvait être que la condamnation de Marie et maintenant il ne pouvait s'empêcher de trembler pour lui-même.

Le jugement de Dieu !... N'était-ce pas une

vieille croyance que dans cette épreuve l'innocence devait toujours triompher ?

* * *

Les bourgeois de Paris se rendaient à la plaine pour jouir d'un spectacle dont ils avaient été privés depuis longtemps.

Au milieu de la plain une grand espace quadrilatéral était entouré de cordes ; à gauche on voyait une large estrade pour les membres de la haute noblesse ; à l'extrémité se trouvait le trône réservé au roi, ainsi qu'un banc pour les juges du camp. A droite s'élevait une estrade plus petite du haut de laquelle Marie devait, suivant la loi, assister au combat, les mains enchaînées.

Si elle était jugée coupable par le fait que son champion serait vaincu, elle devait être ramenée en prison en attendant que la cour de justice se prononçât sur la nature du châtement qui devait lui être infligé. Si, au contraire, elle était proclamée innocente par le fait de voir son champion sortir vainqueur du combat, les chaînes lui étaient enlevées sur le champ et des fanfares éclataient en son honneur.

Comme la plaine avait été envahie par la

foule, l'estrade ne tarda pas à être envahie par la noblesse, moins bruyante que la foule et visiblement impressionnée par la solennité du moment.

Tout le monde avait l'esprit tendu ; quelle serait l'issue du combat. ?

Soudain le silence se fit aux premiers rangs de la foule. Un groupe intéressant venait de se montrer ou loin : Marie de Brabant s'avancait avec sa fidèle amie Blanche ; le Père Aloïse les suivait.

Un écuyer les conduisit à l'estrade d'où le regard embrassait la plaine entière.

Le Père Aloïse comme, Blanche, exortait la reine au calme, l'encourageait et lui suggérait la confiance.

— Voici votre dernière épreuve, Marie, dit la noble jeune fille. Tantôt les fanfares éclateront en votre honneur et vous vous réjouirez en pressant les enfants sur votre cœur.

— Que le Ciel vous entende ! répondit la reine.

Le roi venait de paraître sur le trône d'où il adressa un sourire d'encouragement à Marie ; puis parut le banneret qui alla prendre les ordres du roi.

A ce moment la cloche du Louvre tinta douze fois. Il était midi et le roi, levant la main, donna le signal du commencement du combat.

Aussitôt un héraut s'avança et cria :

— Marie de Brabant, reine de France, est soumise au jugement de Dieu, étant accusée d'avoir empoisonné le prince héritier Louis, fils du premier lit de Sa Majesté le roi. La sagesse de la cour de justice n'a pu établir la culpabilité et a prononcé le jugement de Dieu. Au nom du banneret de Sa Majesté le roi, je proclame que la culpabilité sera soutenue par le duc de Navarre qui défie au combat tout chevalier, exempt de tache et de reproche, croyant à l'innocence de la reine.

Alors deux autres hérauts, porteurs de longues trompettes, vinrent se placer aux côtés du premier qui poursuivit :

— Il y aura trois appels suivant la loi. Voici le premier.

Aussitôt les deux hérauts firent retentir une fanfare. A peine s'était-elle éteinte qu'au bout de la lice parut un chevalier, porteur d'une riche armure et accompagné d'un écuyer portant une magnifique épée de combat.

— Je combattrai, s'écria-t-il, celui qui outrage la reine par suspicion ou par paroles.

— Robert d'Artois, murmura Marie surprise et heureuse en même temps.

A ce moment le duc de Navarre entra en lice et le banneret, s'adressant au frère du roi :

— Votre nom, chevalier ? demanda-t-il.

— Robert d'Artois, répondit le comte.

Ce nom parut produire de l'impression sur la foule, car des chuchoteries se firent entendre.

— Je veux combattre à l'épée quiconque ose accuser la reine d'avoir commis un crime. Moi, Robert d'Artois, je la considère comme innocente.

Après avoir prononcé ces paroles le comte dirigea son étalon vers l'estrade où se trouvait la reine, devant laquelle il fit ployer les genoux à sa monture.

Lui-même s'inclina profondément devant la malheureuse femme.

— Merci, comte d'Artois, dit Marie d'une voix émue, merci.

Le duc de Navarre aussi était entré dans l'enceinte dont il fit fièrement le tour une couple de fois, convaincu qu'il était, pour ainsi dire, que personne n'oserait relever le gant pour la reine

contre lui qui était passé maître dans le maniement des armes.

Un léger nuage vint cependant assombrir ses traits quand il apprit quel serait son adversaire

C'est que personne n'ignorait que Robert d'Artois était très fort dans le maniement de l'épée, qu'il était d'une rare énergie et qu'en outre il était d'un grand calme dans les combats.

Le banneret rentra de nouveau dans l'enceinte et fit signe aux hérauts qui sonnèrent une nouvelle fanfare.

Le silence se fit presque aussitôt, car la foule allait assister à un spectacle qu'il n'avait que rarement l'occasion de voir : les deux meilleurs champions de France allaient se mesurer sous ses yeux.

— Chevaliers, champions du droit, s'écria le banneret, combattez suivant les règles de la chevalerie. Faites approcher vos destriers afin qu'aucun doute ne puisse surgir plus tard au sujet de l'issue du combat.

Les deux chevaux furent rapprochés et placés tête contre tête. Les bêtes sentaient instinctivement que leurs maîtres comptaient aussi sur elles et se mirent à hennir.

Les juges du combat tracèrent sur le sol une

circonférence sur laquelle ils plantèrent deux lances pour indiquer aux champions l'espace qui leur était réservé.

Le banneret monta ensuite les degrés du trône et tendit vers le roi une épée nue que celui-ci toucha de la main.

Une troisième sonnerie de trompettes éclata ; c'était le signal définitif du combat.

Le duc de Navarre paraissait être beaucoup moins calme que son adversaire, qui fit faire lentement à sa monture le nombre de pas nécessaires tout en faisant décrire à son épée de gracieux moulinets.

Malgré son adresse, le duc de Navarre ne put parer le premier coup et il poussa un soupir quand l'épée du comte d'Artois vint s'abattre lourdement sur son épaulière.

Ce n'étaient là que les escarmouches ordinaires précédant le coup décisif.

De Navarre fondit maintenant impétueusement sur son adversaire, mais celui-ci jeta son cheval de côté de sorte que le coup manqua son but.

C'était maintenant au tour de d'Artois.

Du regard il mesura la distance, puis éperonnant son étalon, il courut sur le duc.

Malheureusement le sol sablonneux et poudreux devait devenir fatal au noble comte d'Artois, car soudain son cheval, enfonçant dans la terre molle, ploya le genou et désarçonna ainsi le chevalier.

Le duc de Navarre pouvait, dans ces conditions, rester facilement maître du terrain, mais une victoire aussi facile répugnait à son caractère de vrai gentilhomme. La foule exprimait du reste à haute voix le regret que lui causait l'accident, mais elle espérait que le comte allait remonter immédiatement en selle pour reprendre le combat.

Hélas ! L'accident paraissait être plus grave qu'on ne l'avait supposé.

Le comte d'Artois leva la main gauche, indiquant ainsi qu'il demandait une suspension du combat et aussitôt le banneret et plusieurs membres de la noblesse coururent à lui. Le champion était tombé de tout le poids de son corps sur le bras droit et il s'était foulé le poignet.

Les juges s'étant approchés à leur tour, firent signe au docteur Lamberto de venir à eux.

Maître Lamberto constata la luxation, posa un bandage et ordonna le repos.

La foule attendait anxieusement la décision des juges et, si avide qu'elle fût de spectacles, ce

n'est pas la perte de celui-ci qu'elle regrettait, mais bien l'accident survenu au comte qui jouissait de l'estime général et qui s'était posé en champion d'une cause qu'elle finissait par prendre à cœur.

Le banneret s'étant avancé au milieu de l'enceinte ordonna une nouvelle sonnerie de trompettes.

— Vu l'accident survenu au noble comte d'Artois, nous faisons savoir aux chevaliers et gentilhommes ici présents et qui voudraient soutenir l'innocence de la reine, qu'il est fait un nouvel appel au combat. Qui relève le gant jeté par le duc de Navarre ?

Les trompettes lancèrent une nouvelle sonnerie qui alla expirer au loin, mais aucun gentilhomme ne se présenta dans l'enceinte.

Le deuxième et le troisième appel n'eurent pas de meilleur résultat.

N'y avait-il donc plus en France aucun gentilhomme pour proclamer, l'épée à la main, l'innocence de la reine ?

Le banneret se leva lentement. Au milieu du silence lugubre qui régnait en ce moment, ses lèvres allaient prononcer la terrible sentence « coupable ».

La foule était si anxieuse, le silence si profond, que chacun aurait pu entendre battre le cœur de son voisin.

Soudain le silence fut rompu à l'extrémité opposée de la plaine par des cris d'effroi ; les rangs de la foule s'ouvrirent et dans la brèche formée dans ce rempart humain apparut un cavalier.

Comme une trombe un gentilhomme, tête nue, les cheveux flottant au vent, arriva sur la plaine.

Il agitait désespérément le bras et hurlait plutôt qu'il ne criait :

— Arrêtez ! Arrêtez !

La foule poussa des cris de joie en voyant arriver au loin un autre gentilhomme entouré de quelques cavaliers.

Ils étaient couverts de poussière et paraissaient être exténués de fatigue.

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, le duc Jean se trouva au milieu de l'enceinte. Le visage empourpré exprimait la fatigue, mais il tourna immédiatement son cheval vers l'estrade où se trouvaient sa sœur et Blanche.

— Marie, dit-il, votre frère ne mériterait plus

le nom de frère, s'il n'était accouru ici à la première nouvelle de votre malheur.

— Je comptais sur vous, Jean, répondit la reine dont le regard trahissait une profonde émotion.

— Pauvre sœur, poursuivit le duc, ce n'est pas ainsi que j'avais cru vous revoir. Courage ; votre innocence sera proclamée. J'ai eu un moment de faiblesse en route, mais l'idée que je me rapprochais continuellement de vous, a ranimé mon courage et m'a rendu les forces.

Sans saluer le roi, le duc Jean se rendit au milieu de l'enceinte et, levant son épée, il s'écria :

— Je combattrai quiconque outrage ma sœur. Je la déclare innocente des faits qui lui sont imputés. Qui dit le contraire dégaine. Je suis le duc Jean de Brabant.

Ces mots furent comme le signal d'une longue ovation.

— Vive le duc Jean !

— Vive Jean de Brabant !

C'est à ces cris, poussés par la foule, que le duc Jean alla à la rencontre du duc de Navarre.

— Vous paraissez être fatigué, duc, dit de Navarre. Je vous accorde volontiers quelque repos, si tel est votre désir.

— Je vous remercie, noble seigneur, répondit le duc Jean. Je crois que l'un de nous deux va prendre un long repos. Je crois que vos intentions sont aussi sincères que les miennes ; serrons-nous donc la main, afin que nous puissions nous quitter sans rancune.

Ces paroles furent prononcées avec la plus grande sincérité et malgré la solennité du moment, de Navarre avança cependant la main avec une certaine bienveillance.

Les mêmes formalités furent remplies comme pour le combat entre d'Artois et de Navarre. A peine le roi eut-il touché de la main l'épée que lui présentait le banneret, que le combat commença.

Le duc de Navarre ne perdait pas de vue un seul instant son adroit adversaire, car il sentait la grande et presque incroyable supériorité de celui-ci.

Le duc Jean réglait ses mouvements avec calme et adresse, jusqu'à ce que son épée, décrivant soudain un demi-cercle, s'abattit lourdement sur son adversaire.

Le duc de Navarre lâcha son épée et mordit la poussière, tandis que la foule acclamait bruyam-

ment le vainqueur, car son désir était satisfait : la reine avait été déclarée innocente et elle était rendue à la liberté.

Marie tomba en pleurant au cou de son frère, mais elle ne trouva pas de paroles pour exprimer sa joie. Voir tant de souffrances se dissiper d'un coup... elle avait peine à y croire.

Il en était pourtant ainsi. C'était bien en son honneur que les fanfares éclataient, que la foule jubilait. C'était son bonheur qu'on proclamait, sa vie qui recommençait.

Le roi était descendu du trône et s'approcha. A la face de la foule entière, il ploya le genou devant son épouse et garda cette humble attitude jusqu'à ce que la reine lui dit :

— Relevez-vous, Philippe. Tout n'est-il pas pardonné maintenant ? Réjouissons-nous, puisque le bonheur nous est rendu, le bonheur qui ne nous quittera plus jamais.

— Il faut d'abord que cet être malfaisant, ce monstre, soit réduit à l'impuissance, dit le roi. Il sera châtié pour ce qu'il a fait...

Charles Labrosse regarda anxieusement le duc Jean, comme s'il voulait demander l'intervention

de celui-ci et le duc était sur le point de prendre la parole, quand le roi lui dit :

— Et vous, cher beau-frère, resterez-vous si froid à mon égard, maintenant que nous avons retrouvé le bonheur, grâce à vous ?

Le duc Jean n'était pas l'homme à garder longtemps rancune. Il regarda Philippe pendant un instant, puis il lui dit :

— Philippe, vous avez mal agi, fort mal agi, mais je ne puis vous en vouloir plus longtemps si Marie vous a pardonné. Cependant, si vous tenez à mon amitié, j'ai à poser une condition.

— Parlez, Jean, que désirez-vous ?

— Je ne vous demanderai rien pour moi, mais en m'accordant ce que je vais vous demander, vous me rendrez plus heureux, et ma sœur aussi, qu'en m'accordant toute autre faveur.

— Voyons cette demande, Jean.

— Vous voyez ici ce jeune homme...

— Charles Labrosse... firent en même temps le roi et la reine.

— Ce jeune homme a coopéré infiniment à l'heureuse issue de cette triste affaire. C'est pour lui que je vais demander une faveur.

— Elle est accordé d'avance, répondit le roi.

Charles Labrosse et Blanche se regardèrent car ils supposaient bien qu'il allait être question de leurs plus chères espérances.

— Ces jeunes gens désirent se marier le plus tôt possible.

— Altesse... murmura Blanche en rougissant.

— Je crois que rien ne s'y opposera, dit Philippe.

— Il y aura un obstacle, si vous maintenez votre projet d'infliger un châtement corporel à Pierre Labrosse...

— J'en ai la ferme intention, interrompit le roi.

— Alors vous empêcherez ces jeunes gens d'être heureux.

— O, Sire, dit alors Charles, comment pourrais-je être heureux si je savais que mon père ne l'est pas ?

— Vous devez punir, poursuivit le duc Jean, vous devez punir, mais que le châtement n'ombrage pas le bonheur de personnes qui vous sont dévouées. Puis-je vous faire une proposition ?

— Oui, Jean, répondit Marie de Brabant, aidez-nous à lever la difficulté.

— Et quelle est votre proposition ? demanda le roi.

— Pierre Labrosse, dit le duc Jean, ne demandera pas mieux que de s'éloigner d'ici le plus tôt possible. Condamnez-le au bannissement, à condition qu'il consente au mariage de son fils avec mademoiselle Blanche.

— Merci, Altesse, s'écria Charles Labrosse en serrant vigoureusement la main du duc.

Après quelques moments de réflexion, le visage du roi se rassénéra.

— Soit, dit-il, soyez heureux, mes amis, vous l'avez mérité.

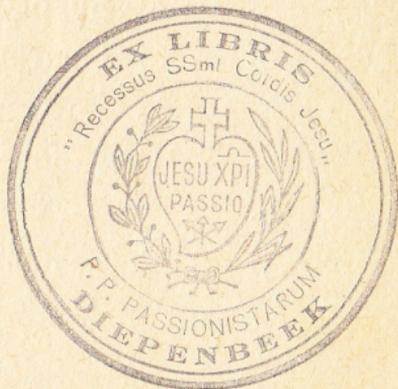


Marie

de

Brabant

PAR Mr. HUBERT †
DESSINS DE †††††
††† E. WALRAVENS



ANVERS
L. OPDEBEEK
57, Rue St. Willebrord, 57
1904

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre		Page
I	La Princesse Marie	I
»	II Desseins scélérats	» 28
»	III L'empoisonnement	» 71
»	IV Un nouvel hôte au Louvre	» 141
»	V Un témoin encombrant	» 177
»	VI Une étoile qui pâlit	» 191
»	VII Acte d'héroïsme de Melchior Blanc	» 220
»	VIII Nuages sombres	» 245
»	IX Tu récolteras ce que tu auras semé	» 262
»	X Surprise !	» 306
»	XI Charles Labrosse à Bruxelles	» 345
»	XII La vengeance d'Alexandre	» 364
»	XIII Innocence et désir de vengeance	» 384
»	XIV Le jugement de Dieu	» 441
»	XV Le châtiment	» 470